

## Marcel Huguet – Soldat de la III<sup>e</sup> République

1908 – 1910

1914 – 1918

Une liasse d'enveloppes contenant la correspondance entre un militaire et ses proches fut apportée à la Maison du Patrimoine par Catherine Lamy.

C'est la petite-fille de Marcel Huguet.

Les lettres couvrent la partie de son service militaire de 1908 à 1910 et la seconde partie la guerre de 1914 à 1918.

Auparavant, c'est un uniforme d'artilleur de marine et son képi qui furent apportés par la même personne, portés par Marcel Huguet lors de son service militaire.

C'est une très belle pièce, en très bon état. Il s'agit d'un uniforme troupe d'artilleur de marine — sur les boutons, canons croisés sur une ancre —, dolman bleu foncé, collet (le tour du col) écarlate, les deux bandes écarlates sur le pantalon bleu foncé confirment l'artillerie.



Sur le képi, le chiffre "3" indique qu'il s'agit du troisième régiment d'artillerie de marine. Ce régiment existe toujours après avoir porté d'autres noms dont le "troisième régiment d'artillerie coloniale". Il a été créé par décret consulaire le 13 mai 1803, à Rochefort. Il fut essentiellement actif lors des campagnes coloniales : Mogador en 1844, Dahomey en 1892, Tien-Tsin en 1900 et Maroc de 1908 à 1913. Il deviendra, pendant la Première Guerre Mondiale le troisième régiment d'artillerie coloniale.

Cet uniforme est antérieur à la guerre 1914. En effet, le type d'uniforme, dolman à brandebourgs et 7 rangées de boutons, a été remplacé progressivement à partir de 1905.

Une loi de 1889 réduisit la durée du service militaire de cinq à trois ans, puis à deux ans en 1905. Joseph Césaire Joffre rétablit à trois ans le service militaire en 1913 ; cette mesure fut accueillie d'une façon étonnamment favorable par tout le pays. Cela présageait la revanche contre l'Allemagne et la reconquête de l'Alsace-Lorraine.

Notre futur soldat est né au village de l'Aubrée, commune de Taillant, le 4 septembre 1885. Il est le fils unique d'Adolphe Huguet, cultivateur, et de Louise Foreau, originaire d'Archingeay. Cette dernière meurt jeune et Marcel est élevé par son père et sa grand-mère Huguet. Ils vivent sur une petite ferme cultivée en polyculture et d'élevage notamment dans les marais de Rochefort-sur-Mer.



École de Taillant (vers 1895)



Marcel Huguet (sur la photo vers 1895)

Marcel est le seul conscrit de sa classe pour Taillant, et semble s'être joint à celle de Fenioux. Une messe de départ des jeunes conscrits, partant pour la caserne, est fixée à 10 h 30 le dimanche 27 septembre 1908 par l'abbé Chenebit, curé de Fenioux. Ce dernier desservira durant de longues années la paroisse et une plaque commémorative sera apposée dans la nef de l'église de Fenioux.

Marcel part pour le service militaire à Brest via La Rochelle, Quimper, Châteaulin, Landerneau le 11 octobre 1908. Un piquet d'artillerie l'attend en gare pour la caserne d'Aboville puis après celle du Château.

Après les visites et les vaccins, il est affecté comme canonnier à la 3<sup>e</sup> batterie au 18<sup>e</sup> d'artillerie à pied. Il semble très heureux mais dépaysé.

Le père Chazal de Saint-Savinien avait conduit son fils à Brest. Chazal, père et fils, rencontrent Marcel en ville à l'hôtel Continental ou au Café Brestois, rue de Siam.

Marcel s'habitue à la discipline militaire : lever 6 h ½ puis toilette et habillement, manœuvres à 8 h ; une pause et un quart de café et du pain soustrait et caché la veille dans un placard ; à 11 h, c'est une soupe de viande



Badge à deux faces

de bœuf ou de vache agrémentée de carottes et de choux ; sur les 5 h de l'après-midi, le rata bouilli de pommes de terre, viandes et autres légumes.

Il reçoit des nouvelles de son père fin novembre. Adolphe est allé chercher les bêtes dans les prés de Rochefort et s'est rendu à la foire de Saint-Jean-d'Angély. Il y a fait ferrer son mulet ; il souffre d'un sabot et doit lui apposer un onguent à base de graisse de porc. La "couvraille", les semailles se sont faites dans de bonnes conditions, par un beau temps.

Début janvier 1909, ce sont les revues et les punitions. Il est affecté par la dégradation d'un marin. Il a horreur des marches ; il doit porter tout un attirail sur 14 km, puis 23 km ; l'énumération des ustensiles est longue, du sabre baïonnette au sac de tenue de campagne qui comprend 24 biscuits, 1 caleçon, 1 chemise, 1 paire de guêtres, 1 paire de sous-pieds de guêtres, 1 paire de souliers, la trousse garnie, les brosses, le nécessaire d'armes, savon etc. ; dessus, attaché par des courroies une paire de treillis roulés, la capote

roulée, une boîte de potage, la gamelle, la marmite, un moulin, un plat, un seau en toile et une hache ou pioche et des sachets de sucre, café, sel, légumes. "On n'admet pas que les artilleurs soient faibles."

Marcel suit des cours de télégraphie ainsi que les écoles à feux et sera dirigé sur l'île d'Ouessant.

Une grève des postiers de Brest retarde les correspondances et le paiement des mandats, mais il a une petite avance par devers lui. La grève ne dure que deux ou trois jours, heureusement !

CORRESPONDANCE DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE	
NOM et ADRESSE de L'EXPÉDITEUR <i>Huguet Marcel</i> <i>3<sup>e</sup> Rég<sup>t</sup> Art<sup>illerie</sup> à Brest 41<sup>e</sup> Post<sup>e</sup></i> <i>15<sup>e</sup> Piec<sup>e</sup></i>	INDICATIONS à porter dans l'adresse
	Régiment. Bataillon. Escadron. Compagnie. Batterie. Section.
	État-Major. Quart <sup>ier</sup> gén <sup>éral</sup> Service.
NOTA. — Pour la destination, consulter l'affiche apposée dans les Bureaux de poste et dans les Mairies.	
	Adresse : <i>Mme Huguet Marcel</i> <i>à l' Aubrée de Taillant</i> <i>par Saint Savinien sur Charente</i> <i>Charente Inférieure</i>
	Carte - Postale en franchise
	Mod. B déposé. ★ C

Fin avril, il se rend sur un îlet au large de Brest pour les écoles à feux ; lieu désolé, rocailleux, couvert d'ajoncs, des baraquements en planches servent de logements.

À Taillant, les vignes sont gelées, la récolte est compromise par un vent de hâle sec et persistant.

Marcel est au fort des Capucins, presque île de Crozon, éloigné de tout, le courrier traîne et se fait attendre à l'aller comme au retour.

Des manœuvres navales sont annoncées, la venue de l'escadre de la Méditerranée en direction de Cherbourg avec une attaque sur Ouessant — Au diable les manœuvres !

Au 23 septembre, Marcel revient de permission. Il a rencontré Brisson de Courcelles et Chazal de Saint-Savinien.

Une lettre de janvier 1910, écrite par Adolphe, annonce l'apparition d'une comète ; elle explosera en mars et sa queue très longue approchera du sol et empêchera la respiration ; la conséquence sera l'étouffement de tout le monde, quel programme !

Les croyances ont la vie dure à la campagne en ce début de siècle. La grand-mère souffre de son bras, une servante entre au service de la famille, une fille Renaud de La Potière de Fenioux, elle a 18 ans.

Son camarade Cousseau de La Roche d'Envaux termine son service. "Quand on quitte les fers du régiment" dit-il dans sa lettre du 16 janvier 1910.

Pour Saint-Savinien et sa région, l'année 1910 est mémorable. Adolphe parle des pluies abondantes et du tonnerre ; la Charente "déroule" d'une vitesse surprenante ses eaux vers son embouchure.

En mars, Marcel attend un mandat ; il repartirait bien en permission en ce début de printemps, peut-être pour la frairie de Taillant en juillet.

Toujours bien noté, en mai, il devient vaguemestre, il est déjà télégraphiste. Il retire les lettres et perçoit les mandats à la Poste.

La permission tant désirée tarde à venir, au 14 juillet si tout va bien !

Adolphe compte aller à la foire de Saint-Jean ; il descend à l'Hôtel du Bœuf Gras devant le champ de foire aux chevaux. Le char à bancs sera dans la cour, "l'inconvénient que Marcel arrive tard". A-t-il eu sa permission ? Une lettre du 16 juillet indique qu'il est resté à Ouessant comme vaguemestre.

Il a fait tirer trois salves d'artillerie avec un vieux canon de 95 de campagne, tout cela compensé avec une bonne table et un cigare à trois sous. Il serait venu en permission plutôt début juillet.

L'automne a quelque chose de bon. Marcel va être libéré les 25 et 26 septembre. "Mon voyage de retour est aux frais de l'État".

Le 6 juin 1914 Marcel Huguet convole en justes noces avec Armance Barbin du Puits Neuf, commune de Tonnay-Boutonne. Elle est née le 30 septembre 1885 d'Alexis Barbin, cultivateur, et de Marie Augustine Delhomme.



Mariage d'Adrienne, fille de Marcel et Armance (tous deux à côté d'elle) avec Michel Mériaux, après 1945.

Armance a deux frères, Alexis né en 1880 — *mon grand-père* — et Alfred né en 1893. Ce dernier sera appelé sous les drapeaux à Lourdes comme auxiliaire à l'hôpital Saint Frai, dans l'Aisne et dans l'armée d'Orient.

Les fêtes du mariage se déroulent au Puits Neuf, chez la mariée. Adolphe, père du marié, livre le 1<sup>er</sup> juin 1914 une barrique de vin blanc de 166 litres achetée chez Fragnaud à Bonnefond. Il lui faut trois heures en char à bancs pour l'acheminement.

Jeune marié, Marcel part à La Rochelle début août ; la guerre était pressentie depuis longtemps. Il est incorporé au 3<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied, 44<sup>e</sup> batterie.

"Il règne en ville une animation comme ceux qui ne le voient pas ne peuvent se figurer.", dit-il. Il rencontre Flavien Corbineau du Puits Neuf, cousin germain de son épouse, affecté au 523<sup>e</sup> de ligne. "C'est la faute des Prussiens s'il est parti.", dit-il.

Au 25 août, notre soldat est à Longjumeau en Seine-et-Oise — actuelle Essonne. La censure se fait sentir ; interdiction de communiquer sur des faits militaires, des manœuvres, des positions de troupes.

Marcel s'inquiète pour sa vache à l'Aubrée ; les réquisitions se font dans les boucheries. Le courrier fonctionne mal, et Armance, que fait-elle ? Elle est peut-être repartie chez ses parents au Puits Neuf.

Les troupes indiennes, au nombre de 66 000, passent en gare de Massy sans discontinuer. Son lieutenant lui donne espoir de rester sur Massy. "Il faudra bien défendre Paris." Fin décembre, il est enrhumé. Il espère vraiment rester à Massy, du moins pour l'hiver et peut-être toute la campagne. Cela est mal vu de rester à l'arrière du front.

Au cœur de l'hiver, Marcel a froid ; pas de chauffage, peu d'argent et un rhum persistant soigné avec des gouttes de teinture d'iode dans du lait chaud.

Alcide Roux, cousin d'Armance, a moins de chance. Il se trouve près de Nancy, à la frontière ; une guerre d'escarmouches, dans des tranchées humides, un froid piquant et la neige.

L'espoir s'amenuise ; aucune nouvelle de Flavien Corbineau, mais il ne faut pas en parler au Puits Neuf. Alcide reviendra de la guerre et il s'établira à l'Aubrée de Puy du Lac avec Armance Biteau.

Marcel revient de permission le 4 février et fait le voyage de retour avec madame Maulavé, née Rocher de La Matassière. Son fils est malade à Levallois-Perret.

Notre soldat est logé dans une briqueterie au bourg de Massy, dans les courants-d'air. Les beaux jours approchent. Il est de service à la gare de Massy.

À la mi-mars, on tue le cochon chez Alexis et Clémence au Puits Neuf. Armance retourne dans son village de naissance. Pour les Rameaux, ce sera le baptême de Rolland, le premier né d'Alexis. Alfred et Marcel ne seront pas là pour les réjouissances ; les dragées et les pralines se mangeront plus tard.

Le 3<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied doit envoyer tout son approvisionnement en munitions, 400 wagons de poudre et d'obus ; le secteur sud de Paris est désarmé. Marcel ne connaît pas sa future affectation, peut-être Soissons.

Le 22 septembre, il se trouve à Villers-Cotterêts à 30 km du front. Les lettres sont censurées et son adresse postale devient le Secteur Postal 181.

Les courriers deviennent laconiques. Le campement change d'endroit. Il dort sur des fougères sous une tente dans l'humidité.

Quelques jours plus tard, Marcel est cantonné dans un petit bourg, Le Puiseux, et couche dans un grenier au-dessus des vaches.

Un zeppelin allemand a lâché 21 bombes sur la gare de Villers-Cotterêts sans blesser personne. La réplique des avions français ne s'est pas fait attendre.

Marcel obtient une permission fin octobre et revient au Puiseux. Pour Noël, il espère partir pour l'Aubrée ; tout est annulé ! Il va partir, mais où ? vers l'inconnu ! Tout est incertain à cette époque.

Début du printemps, Marcel voudrait trouver un stratagème pour obtenir une permission — un membre de la famille malade, par exemple ou une affaire à régler. C'est très difficile et cela n'aboutit pas. Adolphe a affermé la propriété à Ballanger, un petit prix et Armance fait des lessives chez les voisins. La vie est dure. Adolphe vieillit. Alexis vient de temps à autre aider sa sœur.

Le canon tonne nuit et jour sur le front. Les trains ramènent beaucoup de malades, de blessés et des prisonniers. La nourriture ne s'améliore pas après les intoxications des haricots et de la viande. Alexis, le père d'Armance, s'est procuré une jument mal dressée. Les réquisitions de toutes sortes se ressentent.

Fin juin, Armance demande au maire de Taillant d'intervenir afin qu'elle perçoive une allocation journalière de l'État. Ce genre de supplique est évoquée devant une commission cantonale. Malgré son courage et les privations, elle est épuisée ; la guerre dure trop longtemps.

Courant juillet, la 54<sup>e</sup> batterie du 3<sup>e</sup> régiment d'artillerie part pour le front bombarder les forts de Metz ainsi qu'un détachement de la 44<sup>e</sup> ; Marcel passe au travers de cette mobilisation.

La guerre vient de faucher un homme de Villeneuve près Tonnay-Boutonne, le jeune Émile Jonchère ; blessé au front, il décède dans un hôpital à l'arrière du front. Armance assiste à ses obsèques avec Gorrion et Clémence Martin de La Planche des Nouillers et reste coucher chez ses parents Marie et Alexis Barbin du Puits Neuf et revient le lendemain à l'Aubrée.

Au dire d'Alexis, Émile a eu une belle suite à le conduire à sa dernière demeure : 350 personnes.

L'année 1916 commence sans grand espoir de retour immédiat. Les denrées alimentaires sont hors de prix. Peu de correspondances nous sont parvenues de 1916.

Au 1<sup>er</sup> août, un copain lui écrit de Nice ; il est en convalescence chez des religieuses ; la société civile vit très bien et s'installe dans la guerre sans souci particulier et profite allègrement de la vie ; c'est si loin le front ! et les blessés et les morts sont devenus une habitude pour tant d'autres.

À la mi-mars 1917, Marcel se trouve à La Rochelle pour l'achat de chevaux à Surgères. La rumeur circule que le pain des civils serait noir.

En juin, il rejoint l'armée d'Orient par Marseille et il se trouve à Salonique. Il est question de paix !

À la foire d'août, Armance se rend à Saint-Jean-d'Angély et rencontre sa cousine Suire et l'oncle Jean Barbin de Saint-Loup. La guerre perdure, c'est la conversation de tous les jours.

Salonique brûle depuis deux jours. Un incendie détruit les maisons depuis le 18 août et les boches larguent des bombes par-dessus. C'est la misère ! Les Français ravitaillent la population en nourriture.

À l'Aubrée, Armance et Adolphe battent les grains ; une matinée suffira : 450 kg de blé, 500 kg d'avoine, 270 kg de baillarge (orge de printemps). Ce sont de petites métives pour 30 francs.

En mars 1918, Marcel se trouve de nouveau à La Rochelle. Il consulte le major pour un rhume et obtient du repos.

Armance part pour le Puits Neuf. Chez son frère Alexis, c'est la cuisine du cochon, événement s'il en est ; il renforce les liens en ces temps difficiles.

Le pain noir est bien là, à la caserne et en ville, à dégoûter de manger. Les prisonniers allemands touchent 600 gr de pain et les civils... 300 gr.

À La Rochelle, Marcel équipe les nouveaux incorporés, les premiers engagés de la classe 1919, avec deux mois de préparation militaire. "C'est terrible !" dit-il. La boule de pain est partagée en 10, 12 voire 15 morceaux, tout cela pour habituer le soldat à la dure.

Les supérieurs proposent Marcel pour aller aux États-Unis afin d'instruire les troupes américaines en partance pour le front. C'est bien loin les Amériques et la traversée comporte bien des risques ; cela demande réflexion. Il ne donnera pas suite à cette proposition.

Adolphe se trouve hospitalisé à Saint-Jean-d'Angély pour la prostate depuis une quinzaine de jours ; Armance s'en fait un grand souci.

Les réquisitions reprennent autour de La Rochelle ; quant au pain, il a pris un peu de blancheur.

Le 15 mai, 60 à 80 chevaux arrivent des environs de Saint-Jean-d'Angély.

Marcel se retrouve à Bordeaux, en mai, pour soigner ses dents. Il loge dans une baraque en bois à l'American Park, jardin public de la ville.

Armance dresse une jument pour la ferme ; elle a bien du courage. Par ailleurs, elle fait des lessives dans le voisinage.

Sur le front, les combats semblent prendre une mauvaise tournure ; les boches sont offensifs au possible.



Les valeurs du papier — autrement dit, les billets de banque — vont valoir peu de chose. Il conseille à Armance de conserver celles en métal, de ne rien dire alentour et de ne pas montrer la lettre en question.

"C'est la misère ; pour le pain, c'est très difficile de s'en procurer au dehors ; on donne une patate bouillie en place du pain."

La guerre s'éternise. Les denrées s'épuisent et la réquisition de la jument d'Armance est envisagée.

Nous sommes en mai ; ce sont les dernières nouvelles de Marcel.

Il reviendra de la guerre et vivra de longues années avec son aimée Armance à la ferme de l'Aubrée.

Trois filles égayeront leur maison : Irène, Adrienne et Yvonne.

Ce sera la normalité pour tous.

Cependant, personne n'oubliera les tristes années de privations, de sang versé et de larmes.



Marcel et Armance en 1946

**Gilles Barbin**